

Avant-propos

Eliane Salomon a rédigé quelques souvenirs de montagne, qu'elle vous présente aujourd'hui, au fil de la parution de « Présence »

Son époux Bernard ancien Houghton et quelques amis ont eu l'idée d'organiser une course de ski de « grand fond » dans le cadre vierge des Hauts Plateaux du Vercors ; ceci faisant suite à des escapades avec des chiens « esquimaux ». Ce qui représentait à l'époque une première française dans cette discipline, une organisation lourde, onéreuse et risquée, ils furent aidés par l'armée des Alpes et sponsorisés en grande partie, par la Société Houghton et ensuite par Sophos. Cette compétition se poursuit aujourd'hui sur un itinéraire moins difficile et doit bientôt fêter sa 35^e année d'existence.

Les Hauts Plateaux du Vercors font partie intégrante du Parc Régional du Vercors, et sont dans la zone de haute protection, ils restent ainsi toujours aussi sauvages, beaux et tranquilles.

Nos traces en Vercors 1954-1965

Eliane SALOMON



Découverte du Vercors



Les haut plateaux du Vercors vus du sud

Quin. 1953

Trois jours de congés pour nous évader, nous optons pour une randonnée sur le Vercors, que nous ne connaissions pas, et qui était très peu parcouru.

Matériel de camping, le ravit, quelques effets de rechange, le duvet, emplirent nos sacs, la boussole dans une poche du pantalon, et dans l'autre, une carte routière, très rudimentaire.

La voiture fût laissée à la gare de St.Michel les Portes, nous devions la récupérer en rentrant par le train, après notre traversée du plateau sud du Vercors.

Première étape : De la gare de St.Michel (située au dessous de la R.N. 75) au col des Bachassons, accès sur les Hauts plateaux.

Nous traversâmes St. Michel puis le hameau des Portes ; à proximité de la Batie, un chien de chasse tout frétilant, vint nous tenir compagnie, tout heureux de marcher avec nous. Au début c'était plaisant, mais devant son insistance à ne pas nous lâcher, cela devenait ennuyeux, il devait avoir un maître au village, et nous n'avions pas assez de ravitaillement à partager, aussi essaya-t'on de l'effrayer, il prenait nos efforts pour un jeu ; lorsque nous franchîmes le pas des Bachassons, nous nous fâchâmes sérieusement et c'est à coup de pierres (en évitant de le toucher) que nous l'attaquâmes, il avait un air lamentable, et ne comprenait pas notre comportement. Ça me faisait mal au cœur. Tout triste il reprit la descente.

Excellente nuit dans le grand calme de cette montagne, bien au chaud dans notre guitoune. Le lendemain nous réserva un décor féérique. Au petit matin, en sortant le nez de notre abri de toile, nous découvrîmes un sol recouvert d'une fine couche de rosée gelée. Les premières fleurs printanières, colchiques, gentiane d'un bleu azur quelques tulipes sauvages commençaient à pointer leurs pétales, en plus grand nombre, formant un véritable tapis, des petites anémones blanches, et en face resplendissantes des premiers rayons du soleil « le Grand Veymont » cime culminante du Vercors.



Le Grand Veymont

Deuxième étape : Les Bachassons.

....et la suite à la boussole, plein Sud, nous avons la chance d'avoir un temps magnifique, grand soleil. Nous marchions depuis une demi-heure, lorsqu'une bête passa en trombe entre mes jambes, je ne savais plus ce qui m'arrivait : C'était le chien, fou de joie de nous avoir retrouvés, qui frétillait tout joyeux, nous l'avons gardé ! et nous avons partagé les rations.

Nous avons traversé toute cette partie du Vercors, en suivant quelques sentes et en nous repérant aux quelques sapins taillés en pointes par les bergers, sur les parcours reliant une bergerie à une autre, et signalant leur proximité. C'est ainsi que nous aperçûmes le Janeuf, du haut d'un promontoire, nous découvrîmes aussi le Mont Aiguille, qui nous parut très éloigné.

Et nous réalisâmes que notre voiture était encore plus éloignée, et pour redescendre il fallait trouver un passage sûr, entre toutes les falaises qui bordent les Hauts Plateaux. Notre carte Michelin n'indiquant rien, nous continuâmes à chercher en vain, un sentier nous ramenant « en bas » ; lorsque je remarquai des crottes d'âne de l'an dernier (la transhumance ne se fait que vers le 15 juin) et elles suivaient un chemin qui me semblait précis, elles menaient bien quelque part !

Alors nous les suivîmes très consciencieusement. Elles empruntèrent un couloir assez abrupt et nous conduirent en deux heures dans un joli petit village, niché au pied de superbes falaises descendant tout droit des Hauts Plateaux où nous nous étions un peu perdus. Quelle aubaine crottin !

Nous étions à Archiane, où les résurgences des eaux qui se sont infiltrées par les failles sur les Hauts Plateaux sortent en abondance et en bouillonnant des profondeurs, au pied de ces murailles de roches, dans une exubérance végétale faite principalement de buis, que les habitants du canton de Trécheny, taillent en de beaux massifs.

Ce hameau du « bout du monde », bien protégé des frimas de l'hiver, harmonieux et calme incite à la paix et la méditation.

Lorsque, en consultant notre carte routière, nous réalisâmes que nous nous étions encore éloignés loin au sud et que pour retrouver notre voiture ils nous restait un très long parcours à faire. (Le plus rapide étant de retraverser les Hauts Plateaux ; d'un commun accord nous le refusâmes) nous étions découragés ! Surtout que nous avions des coups de soleil cuisants, Bernard en était tout enfiévré.

Après avoir discuté, au bar, en buvant une petite clairette (ce qui nous « coupa » un peu plus les jambes), nous suivîmes les conseils judicieux des habitants : continuer encore une heure de grimpette, sur un sentier muletier, pour monter ce soir à Bénevis, « le bien nommé » ce qui raccourcissait de plusieurs kilomètres notre itinéraire de retour, et nous mettait à proximité de la route du col de Mené. C'est exténués qu'arrivés à Bénevis nous avons dressé la tente. Aussitôt tout le village vint regarder ce curieux abri, oui, nous étions paraît-il les premiers campeurs à venir se perdre par ici.

Bernard souffrant beaucoup de ses brûlures solaires ; une brave paysanne montagnarde nous apporta le meilleur remède de sa pharmacopée, inconnu des citadins paraît-il ! Et en oint mon pauvre mari sur toutes ses rougeurs, ce ne fût pas miraculeux, je pense qu'elle l'a simplement graissé au lard cuit, en tout cas si, il fut un peu soulagé, cela ne l'empêcha pas de peler pendant de nombreux jours. Et son beau sac de couchage tout neuf, en nylon, intérieur duvet eider ne pu jamais se débarrasser complètement de tout ce « graillon ».

Troisième et dernière étape ; Bénevis-Col de Mené, descente sur la gare de St. Maurice en Trieves ?

Encore une longue étape pour revenir jusqu'à St. Maurice où nous devrions arriver assez tôt pour prendre le train nous ramenant à St. Michel les portes.

Les courbature, les brûlures atténuent notre ardeur à la marche, nous partîmes très tôt, pour remonter par la petite route, jusqu'au col de Mené, quand un ronflement de moteur nous fit dresser les oreilles, trois cars de touristes ! Aussitôt en position de stop : notre allure fatiguée impressionna ces braves gens et pris de pitié, ils nous accordèrent trois places (nous avons toujours le chien, que nous pensions rendre à son village, après avoir récupéré la voiture). C'étaient des pèlerins protestants, qui toutes les années se réunissent au col de Mené, rencontre entre Isérois et Drômois

La porte du car à peine ouverte, le chien affolé par ce véhicule, démarra à toute vitesse, et sans se retourner fila directement en direction des Hauts Plateaux, nous l'avons appelé, grimpé sur un monticule pour découvrir sa fuite, mais impossible de l'apercevoir, nous nous sommes égossés en vain. Il nous avait faussé compagnie.

Nous n'avions plus qu'à descendre par le sentier muletier, ancien passage entre les départements de l'Isère et du Drome, très bien tracé, il passe par l'ermitage d'Esparon, où se dressaient autrefois, une église et une abbaye qui recevait les pèlerins. Tout ce qui en restait fut brûlé par les Allemands lors de la dernière guerre. Un prêtre aidé par des jeunes, reconstruisait une chapelle, à proximité de l'oratoire.

Deux heures de descente tranquille et nous voilà sur la voie ferrée, que nous suivîmes sans perdre les rails, en faisant très attention à ne pas nous faire écraser. Et c'est par le train du soir, que nous récupérâmes notre véhicule à la gare de St. Michel les Portes.

La semaine suivante nous nous rendîmes à la Batie, nous avons retrouvé notre chien, toujours aussi frétilant. Il attendait probablement son prochain client, pour le mener à Archiane.

Nous ignorions que le Vercors deviendrait notre lieu de séjour, qu'au pied du Mont Aiguille, à Chichilianne nous aurions notre maison, que nous nous engagerions pour protéger ces hauts plateaux tant convoités.

Ce qui va suivre vous racontera la suite de cette histoire.

Gérald Taylor 1954



Gérald Taylor et Pjinn chien de tête

Dit l'ours, en raison de sa carrure, était né en 1922, avec une « cuillère en or dans la bouche ». En effet, ses parents géraient l'hôtel Ritz à Paris. De cette enfance dorée, Gérald conserva toute sa vie une prodigalité inguérissable, mais il pouvait parfaitement mener une vie frugale et très simple.

Surdoué bac philo + bac mathématique à 17 ans, il entra à l'école Centrale, qu'il abandonna en 1942 pour foncer tête baissée dans la résistance à l'occupant. Il fût arrêté par les Allemands en mai 1943 et s'évada dès qu'il le put. Il reprit la lutte. Après la victoire de 1945, il réintégra enfin l'école Centrale d'où il en sortit diplômé.

Peu porté par nature à assurer un horaire fixe dans une usine, il prit contact avec Paul Emile Victor, qui venait de fonder les expéditions polaires Françaises, et c'est ainsi qu'il fit parti de ces « Géants de 1948 » nom que ces pionniers s'étaient donné, moitié par fierté, moitié par dérision, et il enchaîna 4 campagnes consécutives au Groenland, puis en 1950 sur l'Islandis. Infatigable, ses responsabilités étaient multiples, aussi bien physiques que scientifiques.

Il revint accompagné de deux chiens Groenlandais, Suak le mâle et Sermek la femelle (dite cocotte) cadeau d'adieu du gouverneur Danois du Groenland et ces chiens constituèrent la source de son futur élevage.

Premier contact

Bernard l'a rencontré professionnellement lors d'une visite dans une usine de Grenoble et, ces deux originaux ne pouvaient que sympathiser, Gérald nous initia très vite à le compléter dans la conduite de ses chiens. (Entre temps il avait accueilli la meute des expéditions de terre Ad&lie, qui à la suite de difficultés financières s'interrompirent pour un temps). Et ce fut le début de nos expéditions sur les hauts du Vercors très peu parcourus dans ces années 1953-1954. On jouait aux explorateurs, nos copains montagnards se joignaient à nous. Il fallait trouver l'itinéraire, Gérald avait récupéré par je ne sais pas par quelle ruse, des cartes d'état major de l'armée, les seules existantes à cette époque, et elles étaient souvent assez fantaisistes.

Itinéraire

Nous avons longtemps cherché un passage direct entre Darbenouse et Malaterre. Dans la forêt dense et pleine de neige, nous errions derrière nos deux chefs aussi entêtés l'un que l'autre, chacun sa boussole à la main et l'altimètre pendant au bout d'un lacet autour de leur cou, (pour ces reconnaissances de terrain nous laissons les chiens au chenil). Je nous revoie encore essayant de pique niquer, assis sur une souche au milieu des arbres. Tout était gelé : le camping gaz, les œufs cuits durs que l'on ne pouvait même pas mordre, le fromage et le comble pour nos chefs, le vin était lui aussi gelé, granuleux.

La faim au ventre, nous avons essayé de nous sortir de ce guêpier. Tous en rond, nous attendions que nos chefs trouvent le nord avec leur boussoles, et surprise, elles indiquaient une direction diamétralement opposée ce que ni Bernard ni Gérald ne voulaient admettre. Au début la discussion se fit sur un ton interrogateur, puis le ton monta et il eut des échanges verbaux, et quelques injures assez virulentes surtout de la part de Bernard, sachant son copain un peu sourd, il en rajoutait, et lorsque son air devenait trop rogneur Gérald rabattait une de ses oreilles dans la direction des vociférations et criait « Que dis-tu ? » Ce fut Jean Berthet qui s'amusait beaucoup à les entendre qui vit la lame du couteau opinel de Gérald non pas attaqué Bernard, mais se balader délicatement vers l'aiguille aimantée et la guider plein sud, afin de prouver que c'était Bernard qui avait fait l'erreur d'itinéraire. Vous pouvez deviner la réaction de celui-ci : Il n'aimait pas trop ce genre de plaisanterie.

Nous l'avons finalement repéré et ouvert cet itinéraire.

Il ne fallait pas le perdre si nous voulions emmener l'attelage de nos 6 chiens. Et nous voilà repartis le dimanche suivant avec un gros pot de peinture jaune vif pour marquer notre nouveau chemin dans la forêt, Bernard avait sa belle parka américaine kaki doublée de blanc, elle lui descendait jusqu'aux genoux, cela avec nos skis de fond à farter longs de 2m10. Pinceaux à la main il s'appliquait à faire de jolis traits réguliers sur les arbres tous les 30m., ça n'allait pas très vite, la patience n'étant pas son fort il accéléra le rythme, pendant quelques temps ce fut super, nous avançons vite il en était très fier et ne voulait pas confier son pinceau à d'autres, nous aurions

pu nous tromper d'arbres ; et naturellement il arriva ce qui devait arriver : les skis emberlificotés dans des souches cachées dans la neige, il se retrouva à plat ventre nageant dans ce qui restait de peinture répandue autour de lui et sa belle parka auréolée de jaune d'or. Il en avait les pleines mains personne ne pipa mot, ça n'était pas le moment. Les animaux de la forêt qui ont du profiter longtemps de ces belles taches d'or, devaient se demander quel était cette nouvelle végétation et nos beaux repaires ornant les arbres alentours furent stoppés là. Nous étions suffisamment proche de la clairière d'Arbenouse pour nous diriger sans marques jusqu'à la bergerie.

Premier départ

Après quelques entraînements autour des Michallons, nous pûmes enfin nous lancer dans l'aventure sur la découverte des Hauts Plateaux du Vercors avec l'équipage constitué des chiens esquimaux. Un chien de tête, et le long d'une grosse corde centrale, accroché à celle-ci, tous les mètres, les chiens de l'attelage, attention à ne jamais marqué une préférence, sinon, de jalousie, c'est la bagarre assurée entre eux et pouvant aller jusqu'à la mort.

A l'arrière, le traîneau, et Gérard debout sur les patins de freinage en attendant le départ, à ce moment là, en lançant en tonitruant « allez les chiens » il libérait le râteau à freins et sautait sur les patins arrières du traîneau en se laissant glisser comme sur une luge. Les chiens réagissaient immédiatement à l'ordre et fonçaient droit devant eux sans se soucier des obstacles. Dans leur forêt d'origine il y en a moins que dans les forêts du nord Vercors. Aussi fallait-il un bon éclaireur, connaissant l'itinéraire, qui traçait à environ 50 m. devant la meute en pleine vitesse, bon skieur il communiquait par signe avec Gérard qui debout sur les patins du traîneau essayait de gérer tant bien que mal l'équipage, pour se faire obéir. Il avait ramené de chez les Inuits un long fouet dont, très fier, il faisait usage ; malgré le grand élan qu'il lui donnait il n'a jamais atteint son but. Par contre les copains qui ne se garaient pas assez vite de la trajectoire en eurent assez souvent des coups inopportuns sur leurs anoraks heureusement bien rembourrés.

C'était Bernard l'éclaireur, il avait le rôle le plus difficile, il devait obligatoirement suivre le train des chiens, si il allait trop vite , les chiens coupaient au plus court pour le rattraper et inévitablement un trou ou des branches ou des arbres renversaient le traîneau, avec Gérard dessus, s'en suivait une pagaille monstre dans le matériel renversé, les chiens emmêlés, les cordes qui se nouent, Gérard rouspétait, et Bernard vociférait et en profitait pour se défouler, ce qui n'a jamais traumatisé son copain.

Le deuxième inconvénient de traceur n'était pas le moindre : d'avoir une meute d'énormes chiens prêts à vous mordre les fesses s'ils vous rattrapent, donnait des ailes à Bernard. Et le troisième inconvénient était la surdité ? Supposé du chef lorsque cela l'arrangeait.

Quant à nous les suiveurs, nous nous tenions assez éloignés car le quatrième inconvénient, vous n'y penserez jamais : les chiens, courent toujours la queue en l'air, en panache, ce qui est du plus bel effet lorsque celle-ci est aussi fournie de poils, et de ce fait nous montrent assez discrètement leur « trou de balle ». Bref, nous nous

retrouvions donc sur les talons de cette meute en pleine course d'où s'échappent par leurs orifices naturels tous leurs pets qui se libéraient à chacun de leurs pas. Six gros chiens n'avalant que de la viande, qui doit se faisander dans leur estomac, nous envoyait des relents pestilentiels. Gérard peu délicat côté nez, ne comprenait pas nos réticences pour nous faire quelques fois transporter sur le traîneau qu'il aménageait le plus confortablement possible à cet effet. Ces effluves nous guidaient, lorsque nous prenions un peu de retard.

l'envol.

Un dimanche, René Chopin nous amena un de ses amis qui possédait une caméra, il avait l'intention et peut-être l'ambition de faire un film sur cet attelage de chiens venus du « Grand Nord ». Gérald qui pensait à une notoriété et un petit coup de pouce pour faire connaître son nouveau chenil, s'était particulièrement mis sur ses 31 montagnards, sa belle parka toute propre, son bonnet élégamment perché sur son crâne, son fouet à la main, tout juste si l'on n'avait pas coiffé les chiens. Bernard tout aussi élégant avec sa parka auréolée de peinture jaune, (de qualité supérieure, car malgré tous les lessivages, ces taches persistèrent jusqu'à usure complète du vêtement). Sa casquette à oeillets enfoncée par delà les oreilles, ses grosses moufles lui protégeant les mains du froid polaire qui sévissait, attendait skis au pied, sur une trace préparée la veille, l'ordre de départ : Pour lui c'était un grand mouvement du bras lancé par Gérald.

Notre caméraman, Guillemot, sur le côté de la trajectoire, bien équilibré sur ses planches, le viseur de son appareil centré correctement sur son œil droit, attendait le départ, pour filmer. Quant à nous les suiveurs, spectateurs nous étions comme toujours à l'arrière, pour ne pas gêner les manœuvres.

Les chiens grognaient d'impatience, le nez au vent, attendant que leur maître campé sur les patins du traîneau envoie l'ordre du départ.

Tous étaient prêts, rien ne clochait et ce fut GRANDIOSE.

Dans son enthousiasme de perfection notre Gérald oubliant de faire le signe prévu à Bernard pour qu'il trace, lança un tonitruant « ALLEZ LES CHIENS », et nos six molosses sous tension s'élancèrent en avant dans un seul élan, ce qui déséquilibra notre chef de meute, qui partit dans les airs, et retomba 15m. Plus loin dans la poudreuse. Par miracle ils frôlèrent Bernard sans le bousculer, et foncèrent droit devant eux, Bernard à leur trousses essaya de les rattraper, il s'égosillait, en les appelant, impossible de les stopper. Ils traversèrent toute la plaine de Darbenouse, environ 3 kms. Eux devant, Bernard derrière suivi de Gérald, qui s'était relevé de sa chute sans mal et ensuite des quelques copains hilares et du caméraman assez content de cet intermède imprévu gravé sur sa pellicule.

Sans ralentir l'attelage arriva directement à l'orée de la forêt et s'entortilla dans les premiers gros sapins. Nous eûmes beaucoup de peine à les sortir de cet embrouille surtout que la neige qui ne s'accumule pas aux pieds laisse un trou autour du tronc d'où il est difficile de s'extirper. Deux heures d'effort pour les retirer de cette fâcheuse position. Puis rafistoler le traîneau, et prendre la piste du retour jusqu'à Corrençon. Notre reconnaissance du jour se termina là.

Le fromage de tête par Robert Davin.

Invités aux Michallons, nous y arrivâmes un soir de gros mauvais temps. La femme de Gérard, Claude, à la suite d'une dispute avait délaissé le foyer conjugal pour quelques jours.

Ce fut donc Gérard qui nous accueillit très chaleureusement. Le lendemain matin, il y avait 1,50 m. de neige. Nous voilà bloqué, deux hommes, une femme (la mienne), et 20 chiens dans un paysage de rêve, avec Grenoble à nos pieds.

Soudain Gérard réalise qu'il a complètement oublié le ravitaillement pour tous ; ça il y avait à boire mais pas grand-chose « à claper ». On ne pouvait pas quand même faire comme les Inuits et bouffer un chien. L'idée géniale vint à Gérard : Un fromage de tête !

Dans la glacière spéciale il y avait, la viande des chiens. A cette époque le « Pédigré Pal » n'existait pas et Gérard, pour un prix modique, achetait aux abattoirs tous ce qui ne convenaient pas pour l'alimentation humaine, il y avait ce que les professionnels appelaient « les masques » c'est-à-dire : la peau, la chair, les cartilages de la tête, les oreilles des bêtes. Matière première très fraîche mais quelque peu poilue.

Nous avons passé toute une matinée à raser de près, avec un « coupe-choux » antique les masques de ces pauvres animaux. Puis ce fut la fabrication, il mit à cuir tous ces rejets grossièrement découpés, dans un grand chaudron, suivant une recette fantaisiste, et accommodée à notre manière.

Après cuisson, on moula le tout dans un récipient ad-hoc, avec le fond arrondi pour faciliter le démoulage. Il fallut attendre le refroidissement de cette grosse masse gélatineuse et ayant calmé notre fringale comme nous le pouvions, avec quelques biscuits ; nous décidâmes de repousser au lendemain le démoulage. Quand cela fut fait, nous nous regardâmes avec inquiétude. La base des polis avaient résisté et, à travers la gelée translucide, il s'en baladait un peu partout.

Soudain une voix s'éleva « Bonjour Messieurs, dames ! » C'était le facteur, qui skis aux pieds s'encadrait dans la porte de la cuisine. Nous avons trouvé le cobaye idéal. En un rien de temps le malheureux se trouva déchaussé de ses skis, assis à table, devant une demi-bouteille d'Apremont...et une large tranche du fromage de tête. Il eut un regard un peu surpris ; mais en homme poli, il n'osa pas refuser ce qui lui était offert de si bon cœur. Il claqua la langue à la première gorgée de vin et attaqua courageusement en fermant les yeux, la « charcutaille » dont il vanta la finesse et la saveur.

Il repartit gaillard, et nous qui avions très faim, ayant constaté qu'il avait survécu, nous attaquâmes le plat du jour.. C'était mangeable, bien sur de temps à autre, il fallait expulser délicatement, en soufflant entre les lèvres quelques poils superflus.

Suite du fromage de tête

Nos amis Davin ne nous accompagnèrent pas dans notre recherche d'itinéraire au sud Vercors.

Ne nous avaient suivis, que deux ou trois copains, dont Georges Augier, venu spécialement de Nice, très intéressé par notre équipage ; le départ se fit de Bénevisse, il y avait suffisamment de neige pour faire glisser le traîneau, de temps en temps lorsque la pente était trop raide, ou le sentier en devers, Gérard, avec force, aidait son attelage à franchir les obstacles.

Notre premier objectif était la bergerie de Tussac, perchée sur les Hauts Plateaux, au dessus du village. La piste pastorale n'existait pas encore et la montée de ce site, était une des parties ardues de la traversée du Vercors, nous étions récompensés de nos efforts par la beauté de ces paysages désertiques.

Après plusieurs heures, nous arrivâmes enfin à la cabane, il faisait un temps superbe, les chiens étalés devant nous, avaient l'air d'apprécier cette halte, c'était midi, l'heure du casse-croûte, notre appétit était aiguisé par la promesse de Gérard d'un bon fromage de tête qu'il avait apporté et qu'il voulait nous faire partager.

Georges Augier, très gourmand en salivait à l'avance, moi, ignorant totalement ce qu'était un fromage de tête, je pensais à une variété de roquefort. Bernard, connaissant mieux son ami, restait prudent. Tous assis sur un providentiel tronc d'arbre, nous attendions que Gérard sorte d'un linge très propre, son délice.

La surprise fut totale : avec soin, il le découpa en tranches, et nous les offrit très gentiment. Georges n'osa pas refuser, les yeux exorbités, il rapprochait de sa bouche la chose tremblotante, et au moment de mordre, disait à Gérard, avec son accent du midi « tu le manges, moi je ne peux pas il y a trop de poils ». Gérard dégustait ! « C'est succulent, et ça nettoie les intestins » répondait-il à Georges, en extirpant et en suçant au passage quelques crins fichés entre ses lèvres.

Moi j'avoue humblement, avoir été très lâche, « non merci, ce matin je n'ai pas bien digéré, je préfère m'abstenir ». Quant à Bernard, le plus courageux, « ton truc est dégueulasse, même tes chiens n'en veulent pas ».

Cette histoire à une chute, un mois après, en visite chez Davin, Gérard offrit une belle boîte cadeau, ornée d'un ruban à Suzanne Davin « Mais non Gérard il ne fallait pas » Elle déballa et Oh horreur, soigneusement enveloppé se papier d'aluminium, elle trouva les restes passablement avariés du fameux fromage de tête, qui, après les avoir bien amusés terminât, non pas dans les gueules des chiens, mais dans une poubelle.

La traversée intégrale sud-nord du Vercors avec l'attelage. Février 1960

Arrivés la veille du jour J. nous avons passé la nuit au refuge de Bénevisse, situé dans l'ancienne école, Madame Bellan, la restauratrice du village, nous prépara une omelette aux truffes, mémorable. Il y avait dans un site voisin une truffière sauvage, qui produisait abondamment, et notre hôtesse ne connaissait certainement pas la rareté et le prix de ce champignon rarissime.

Ensuite ce fut la séance de fartage, choix du fart adéquat suivant le temps et la température de la neige. Il y en avait un qui servait de support pour d'autres plus sophistiqués que l'on rajoutait en couches fines par-dessus, ce fart ressemblait à de goudron, il en avait la texture, l'odeur et la couleur « du Klister » ; il fallait l'appliquer par petites épaisseurs, et ensuite le lisser avec la paume de la main, cela

collait, et s'agrippait jusque sur les vêtements. Je n'appréciais pas du tout ce travail, et c'est Bernard qui s'en chargeait.

Malgré toutes mes recommandations, il en mettait en surabondance, et malgré nos efforts de lissage, la couche trop épaisse agissait à l'inverse et nos skis bottaient de neige, invariablement au bout de 500m. De trajet, nous devions gratter les skis avec nos opinels, et recommencer un fartage plus adapté, (non je n'ai jamais pu, et jamais apprécié ces séances de fartages), qui étaient pour certains un prélude agréable et une préparation au plaisir du ski de fond. J'ai certainement étrenné les premiers skis à écailles ! Ils glissaient peut-être moins ! Mais je ne cherchais pas la performance, et il faut bien avouer que dans nos contrées, l'attelage des chiens de traîneaux n'était pas le moyen le plus rapide, ni le plus sûr, pour aller d'un point à un autre.

Au petit matin, les chiens piaffaient au bout de leurs traînes, et nous partîmes pour la grande aventure ; première journée : Bénévise, le Janeuf, en passant par Tussac.

Sur le traîneau, tracté par 6 chiens, nos sacs, le ravito, la viande des chiens, le camping gaz. Nous n'étions que 4 personnes, Gérald, Bernard, Jean Morgan et moi.

Temps idéal, bonne couche de neige tassée, la forme pour bêtes et « gens ». La montée à Tussac était pénible, il n'y avait qu'un chemin muletier, et avant de prendre pied sur le plateau, un passage entre des rochers, délicat pour notre équipage ; Tussac premier casse-croûte, souvenir d'un certain fromage de tête.

Pour Jean -Jean Morgan : un navet deux carotte, il fait le plein de vitamines ! (Mais ne résiste pas, l'appel de notre saucisson) ! Et nous reprîmes notre itinéraire, des pins taillés confirmèrent notre cap, et ce fut sans problème que nous atteignîmes la bergerie du Janeuf suffisamment tôt, pour apprécier ce paysage grandiose peu connu et si peu parcouru, que nous avions l'impression d'en être les pionniers.

Un lièvre blanc, vint lorgner ces intrus, les aboiements des chiens le firent détalier. C'est sur la paille des châlits des pâtres que nous avons roupillé comme des loirs. Dehors, les chiens accrochés à leurs traînes, se mettaient en boule, pour se protéger du froid, du vent, ou de la neige.

Deuxième étape : Janeuf - la Gasse du Play

L'aube resplendit, cette nuit, le thermomètre enregistra moins 20. Enveloppés dans nos vestes en duvet, prêts, comme toujours Bernard à l'avant, Gérald sur les patins du traîneau, les chiens à l'écoute, et nous eux suivant la caravane, les skis fartés, (nous espérons qu'il n'y a pas eu d'erreur dans le choix des produits). Lorsque la neige est très froide, le fartage est beaucoup plus facile à appliquer avec la poussette bleue qui ne colle pas.

« Allez les chiens », et c'est parti, sans chute, il y a vraiment du progrès ! La neige glissait super bien, de Janeuf à la Grande Cabane, situé à peu près au centre du plateau, dans une grande clairière, en suivant ce que nous appelions la grande allée, puis après une montée, qui nous amena vers cette jolie bergerie de Lachaux juste au pied du pas de la ville, (qui relie Gresse aux Hauts Plateaux). Nous faisons souvent étape, été comme hiver, elle avait un balcon qui dominait ce paysage grandiose. Quelques années plus tard, nous avons appris avec beaucoup de tristesse qu'elle avait été ravagée par un incendie.

Sans nous arrêter nous continuâmes sur notre lancée, jusqu'au ravin que nous avons baptisé le Z, lors de nos reconnaissances.

Impossible de le franchir la traîne attelée ; comme les esquimaux, nous mimes en pratique le portage, dételer le traîneau, faire passer les chiens un par un, descendre et remonter tout « le barda », traîneau compris, puis l'obstacle traversé, ré-ordonner notre matériel et ré-attacher la meute à la longe.

La Jasse du Play n'était plus très loin, et c'est fatigués par ces manœuvres, que nous atteignîmes cette petite bergerie.

Troisième étape : la Jasse du Play-Corrençon.

Ce fut avec quelques appréhensions, que nous partîmes ; à peine une heure de glisse pour arriver droit au démarrage du ravin des Erges, la plus grosse difficulté de notre traversée ; nous l'avions bien repérée, étudiée, descendue tant bien que mal, mais sans l'équipage ! De toute façon il n'y avait pas d'autres passages pour rentrer sur Corrençon.

Nous voilà donc au départ, le sentier étroit et couvert de neige, dévale tout droit au fond de la ravine avec des écueils faits de branches cassées, de roches et de racines traîtres ; Gérald devait lancer, diriger et freiner les chiens ; impossible de faire un portage.

Nous nous préparâmes : matériel très ficelé sur le traîneau, les chiens soigneusement répartis à égale distance ; Bernard prit une confortable avance pour ne pas se faire bousculer, Gérald, de ses 85 kilos monta sur les freins « râteaux » de la traîne ; inquiets, Jean-Jean et moi nous nous tenions en retrait, mais cependant prêts à venir en aide si nécessaire. Et nous nous engageâmes dans ce toboggan. Immédiatement, la vitesse s'accéléra, Gérald cramponné à son traîneau, essayait de le diriger, il ne pouvait que suivre le ravin ! 300 mètres et ce fut le premier retournement de la charge : seul moyen pour stopper cette course ; et finalement ce fut la tactique que Gérald adopta, aussitôt qu'il apercevait un obstacle. Cela n'était pas facile, il fallait dextérité et souplesse pour sauter sans se faire renverser par ce chargement, lorsqu'il basculait dans les branchages ou contre un rocher. Par chance il n'y eu pas de blessés et un seul sac éventré. Nous ne comptons plus nos chutes ! Mais nous étions vite en position d'aide pour remettre la traîne sur ces patins.

En vue de la fin de cette descente infernale, Gérald eu un moment d'inattention, aussitôt déséquilibré, il se retrouva dans la poudreuse, les chiens libérés des freins s'échappèrent, bousculèrent Bernard et sans autres problèmes poursuivirent sur la Jasse d'en bas, sans s'arrêter ils continuèrent directement vers la clairière d'Arbenouse, pour s'immobiliser devant la cabane qu'ils connaissaient et qu'ils avaient certainement renflée depuis un moment.

Tout essoufflés nous arrivâmes vers eux, très heureux de les retrouver tous en bon état. Furieux, gueulant, gesticulant, brandissant son fouet Gérald leur asséna une bonne raclée, ce qui vu l'épaisseur de leur fourrure, les laissa complètement indifférents ;

Après ces efforts et ces émotions, ravis de n'avoir cassé ni hommes, ni bêtes, ni matériel, une halte s'imposait.

Nous avons encore quelques kms. à faire pour achever notre aventure. Sur un sentier mieux tracé, avec quelques empreintes de skis, nous poursuivirent par la bergerie de Carette, puis presque à la fin la bergerie de la Bataille et pour terminer les Ritons, hameau de Corrençon, où il n'y avait qu'une seule ferme. Nous y fûmes toujours bien accueillis.

Sur tout notre cheminement, pendant ces trois jours nous n'avons rencontré personne.

Ce fut notre première et unique traversée intégrale avec l'équipage des chiens, par la suite, nous avons jugé qu'il était plus prudent à partir de la Grande Cabane de rejoindre la route forestière qui va de Gerlan, au Rousset.

Cet itinéraire longe toute la chaîne des sommets du Vercors, du Glandasse à la Montagnette, Tête-Chevallière, le Mont-Aiguille, le Veymont, les Rochers du Parquet, les deux sœurs, le Gerbier, le pic St.Michel, les deux Moucherolles et se termine par le Moucherotte, qui domine Grenoble, avec à ses pieds, ne pas les oublier : Les Trois pucelles... Dans le vallon qui descend des Pucelles : Le Michallons, home chaleureux et accueillant de Gérald et Claude Taylor.

Histoire du Général.

Comme nous étions une équipe bien rodée pour mener cet équipage, Gérald voulut faire une démonstration à l'armée française : il avait pensé et envisagé de faire subventionner les frais de nourriture des chiens qui seraient ainsi à la disposition des unités dans certaines campagnes des Alpes. Il alla déposer sa requête à l'état major de l'armée des Alpes et en particulier au Général en chef de celle-ci. Séduit, certainement plus par une balade insolite que par les services dépassés que pourrait lui amener ce genre d'attelage ; ils convinrent d'une journée dans le Vercors pour justifier ce projet. Naturellement Gérald fit appel aux copains fidèles et efficaces

Trajet classique d'entraînement, que nous connaissions bien : Corrençon Darbenouse, retour par Carette.

Nous étions à notre poste habituel, Gérald expliqua au Général et à son état major (environ cinq officiers et leurs aides), la préparation du traîneau, comment attacher les chiens à la longe principale, bien arrimer le chargement, vérifier l'équilibre de la cargaison, son poids approximatif, comment se tenir à l'arrière du traîneau, comment le diriger, dans les montées, soulager l'effort des chiens, en poussant avec eux la traîne, (pour cela être chaussé de raquettes à neige), et la dextérité pour apprendre, au moment opportun à sauter sur les freins, (râteaux montés sur des ressorts et fixés à l'arrière de la luge) à appuyer progressivement suivant le degré de la descente à affronter.

Tous prêts pour cette démonstration : Bernard à l'avant, puis le chien le traîneau et Gérald à son poste de chef de meute, venait ensuite le Général ses officiers, les chefs de camps et enfin relégués au poste de queue, les copains. Ce jour là, un journaliste nous accompagnait. Chacun, à son poste prêt à intervenir, pour aider lors d'une difficulté.

Allez les chiens ! Et nous partîmes sur un bon chemin forestier, c'était merveilleux, sur la neige bien froide notre équipage glissait et avançait bon train, notre état major se régala.

Nous parcourûmes ainsi le tiers du parcours de Corrençon à Darbenouse.

Grisé par cet étalage démonstratif de savoir faire, Gérard voulut, je pense par orgueil montrer au Général l'adresse de ce mode de transport et décida de bifurquer et de parcourir notre itinéraire très scabreux, reconnaissables par ses marques jaunes peintes par Bernard, quelques années auparavant ; et comble d'audace, il proposa au Général de s'installer sur le matériel de la traîne, pour qu'il apprécie « la conformabilité » d'un voyage peu commun, et sans énergie polluante sur les montagnes enneigées.

Pas très enthousiasme, le Général accepta : un chef d'état major ne se dégonfle pas devant ses officiers. Ses skis furent glissés sous le chargement, Gérard lui confectionna un siège douillet au centre du traîneau, l'emmitoufla dans un duvet, le ficela (Non il l'avait fixé au montants de la traîne avec un harnais).

Plutôt goguenards, nous assistions à cette mise en scène « Voyez vous, mon Général, confortablement installé, un blessé peut être rapatrié au camp » argumentait Gérard très sur de lui.

Nous voilà gaillardement repartis. De temps à autres, notre Général fronçait le nez et grimaçait, cela ne durait pas. Chacun sait que dans ce corps de métier, les soldats sont habitués à certaines odeurs, qui sous le vent du Vercors s'évaporent rapidement.

Une traversée facile, sur son « char » notre invité paraissait à l'aise.

Un virage, le chemin se rétrécit, et la pente s'accroissait de plus en plus (Gérard avait, certainement oublié cette descente). Bernard fidèle à sa technique, en position de « sorcière », ses solides bâtons de châtaigniers entre les jambes, contrôlait sa vitesse, par contre rapidement, Gérard ne contrôlait plus rien, il avait piqué une tête dans les broussailles, sur le côté de la sente, et regardait affolé, ses chiens, son traîneau, son Général qui déboulait à toute allure ; la traîne zigzagua, se pencha, et se retourna, ce qui stoppa net cette course folle.

Les patins en l'air, tout était sans dessus dessous, même le Général qui avait perdu son bonnet en chemin, et de notre chef d'état major nous n'apercevions qu'un crâne chauve et bien lisse débordant de tout ce matériel renversé.

Tous, d'un seul élan : officiers, adjudants, troupes, et nous les civils, nous nous précipitâmes pour extirper le Général de sa fâcheuse position. Par chance, à part une griffure sur le nez, il n'était pas blessé. Nous réajustâmes la traîne pendant que le Général, avec beaucoup de dignité, se remettait de ses émotions et que Gérard se confondait en explications et en excuses.

Le Général préféra continuer sur ses skis, (On le comprend) « Qu'à cela ne tienne mon Général » dit Gérard en tirant sur la partie des skis, qui dépassaient du dessous du chargement, et il en retira deux spatules cassées net, au niveau des fixations, Gérard la bouche ouverte en resta coi ! Le Général abasourdi !

Au milieu des bois, la scène était si burlesque, que pris d'un fou rire incoercible, cachés par les arbres, nous attendions la suite. Ce fût simple le Général chaussa les skis de l'adjudant, plutôt inquiet (Et pour cause), celui-ci le remplaça sur la traîne, dans une ambiance refroidit nous repartîmes, la suite de l'itinéraire se réalisa sans problème.

En randonnée en montagne nous avons souvent rencontré des militaires en manœuvres, ils s'accompagnent quelquefois de chiens d'avalanches, mais nous n'avons jamais croisés d'attelage tirés par des chiens « esquimaux » Gérald ne nous a plus reparlé de ses projets avec l'état major de l'armée des Alpes.

L'ami journaliste qui nous accompagnait a eu la délicatesse de ne pas publier l'anecdote du Général renversé.

1965 – Sauvegarde des Hauts Plateaux du Vercors.

Après une belle journée passée sur les Hauts Plateaux, à entraîner l'équipage au complet, nous nous reposons de nos efforts au Michallons, où nous étions toujours reçu avec beaucoup de convivialité et d'amitié. Nous sirotions un apéro avant de reprendre la route, pour regagner notre demeure, lorsque des intrus se profilèrent devant la porte. Etonnée je reconnus Robert Beck, un copain des grimpeurs des Alpes suivit de M. Bruckner, de François Mercier, de sa sœur et une autre personne dont je ne me souviens pas du nom. Gérald les invita et tout en sirotant eux aussi un apéritif, ils nous exposèrent le motif de leur visite.

Tout était écrit à la une d'un journal local. La folie de l'or blanc faisait tourner bien des têtes et surtout celles des élus locaux !

Un projet démesuré était à l'étude, dans une municipalité frappée de mégalomanie, pour équiper une partie des Hauts Plateaux du Vercors. Une route traverserait les plateaux du Vercors, en partant de Gresse, franchirait le pas de la ville, passerait par la Grande Cabane, continuerait sur Gerlan pour aboutir au Rousset.

Ce projet consistait à équiper les plateaux de remonte-pentes, télésièges, et pourquoi pas d'un téléphérique qui desservirait le Grand Veymont !

Construction d'une station de ski, avec hôtels, immeubles, chalets et tous ce qui accompagnent ses établissements. Ces promoteurs connaissaient t-ils le manque d'eau permanent sur les Hauts Plateaux ? Les sources sont rares et peu abondantes.

Complètement horrifiés, nous décidâmes illico de créer une « Association pour la sauvegarde des Hauts Plateaux du Vercors » et écologiste avant la lettre, nous nous sommes opposés à ces aménagements qui auraient saccagé un des plus beaux sites de France.

Quelques jours après, assistés par Maître Balestas, les statuts de l'Association « A.S.H.P.V. » furent déposés à la préfecture, notre groupe de pionniers se renforça de 400 membres, tous d'accord pour sauver cet espace surnommé « La petite Laponie »

Comme le contexte politique s'orientait vers la création de parcs naturels régionaux, moins restrictifs que les parcs nationaux, notre titre « A.S.H.P.V. » un peu trop abrupt, deviendra « Vercors Nature ».

Dans la nuit du 13 novembre 1967, en se rendant à la séance de création effective du parc national naturel du Vercors, qui avait lieu à Lyon, Gérard se tuait en voiture. Il n'est pas exagéré de dire, qu'à 45 ans il est mort au service de la cause qu'il défendait. Il avait déjà échappé de nombreuses fois à la mort sur la route, il détruisait bon an mal an, une ou deux grosses voitures par an ; Il s'en était toujours sorti jusqu'à ce jour funeste.

Une plaque commémorative a été scellée sur un bloc de pierre, à un endroit isolé du Plateau.



1974. La plaque Taylor

La voix joyeuse et gouailleuse qui criait « Allez les chiens » s'était tue. Les chiens sont partis en Savoie.

Nous avons continué à défendre les Hauts Plateaux, nous avons continué à les parcourir et nous avons créé une course de ski de fond qui les traverse du Nord au Sud.

Mais cela est une autre histoire.

juin 2005.

A l'heure où j'écris ces anecdotes, le parc se porte bien, une réserve naturelle a été créée en son centre (La plus grande de France), en 1985.

Il fait parti intégrante du Vercors et ses habitants en sont très fiers.
